

La Peste d'Albert Camus : une éthique médicale encore d'actualité ?



RAPHAËL LESCAR

2020-2021 : FASM1 | MEMOIRE DANS LE CADRE DU RB 29 : EPISTÉMOLOGIE,
ÉTHIQUE ET PHILOSOPHIE DU CORPS ET DE L'ACTIVITÉ MÉDICALE

En passant, Jésus vit un homme aveugle de naissance.

Ses disciples l'interrogèrent : « Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? »

Jésus répondit : « Ni lui, ni ses parents n'ont péché. Mais c'était pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui. Il nous faut travailler aux œuvres de Celui qui m'a envoyé. »

Jean 9, 1-4

Table des matières

Remerciements :	3
Introduction.....	4
Pourquoi Camus ?	5
Qui est Albert Camus ?.....	5
Camus à la mode.....	6
Méthodologie	6
Une éthique de la mort.....	8
Les angoisses à l'origine de tout mouvement	8
Aux origines de l'angoisse.....	8
Les angoisses à l'époque de l'écriture de La peste	9
Angoisses d'aujourd'hui et de demain.....	11
Le dépassement de l'angoisse dans la révolte	12
Naissance d'un mouvement	12
La révolte : une destinée commune	14
Une multitude de révoltes	15
Une éthique appliquée aux soins.....	17
Bien faire son métier	17
Une maxime républicaine	17
Le métier, créateur de sens et de valeurs	20
Les émotions dans le soin.....	22
L'identification comme premier mouvement	22
L'expression des émotions, un terrain en évolution	23
Death, thou shalt die	26
La mort, un échec médical en temps de guerre seulement ?.....	26
J'agirai comme si	27
Un appel à vivre en société	28
Le lien avec le monde religieux	28
Une vision de la mort archaïque	28
L'expérience de sa condition : un changement de perception	29
Le lien avec le politique	31
Un lieu pour l'émancipation de l'homme	31
Le rôle du médecin au sein d'une autorité publique	33
Conclusion :	35
Bibliographie :	36

Remerciements :

En premier lieu je souhaiterais remercier le directeur de ce mémoire, Monsieur Jérôme Goffette. Les cours que vous avez donnés dans cette unité d'enseignement m'ont permis de développer un esprit critique, de mieux comprendre les enjeux de ce mémoire, de questionner ma pratique médicale.

Je remercie le foyer logement de Carnac qui m'a permis de m'engager au service des personnes âgées lors de cet épisode exceptionnel. En me laissant autonome, vous m'avez permis d'essayer de nouvelles manières de prendre soin, de les questionner et de les enrichir.

Je remercie le docteur Youri Chauleur pour son accueil en service de gériatrie à l'hôpital Pierre Garraud. Ce stage m'a permis de mieux comprendre la responsabilité médicale au service des patients, la valeur de l'écoute dans le soin.

Je remercie ma maman, médecin généraliste exerçant en cabinet. Par ton témoignage¹ sur les soins lors de la première vague du coronavirus, j'ai questionné mes manières de soigner. Grâce à toi je me laisse transformer par les patients, je rentre toujours plus dans ma vocation au service de la fraternité dans le monde.

¹ <https://croire.la-croix.com/Definitions/Fetes-religieuses/Stephanie-Lescar-medecin-Chaque-patient-transforme-2021-03-31-1701148644>, consulté le 14/06/2021, Stéphanie Lescar, médecin : « Chaque patient me transforme », La Croix, 02/04/2021

Introduction

Le 3 avril 2020 au matin, sur le chemin pour travailler en tant qu'aide-soignant dans un EHPAD (établissement hospitalier pour personnes âgées dépendantes), je tombe nez à nez avec deux phrases d'Albert Camus, pendue presque orgueilleuse aux vitres d'un marchand de journaux, "Un jour viendra où vous voudrez crier votre dégoût devant la peur et la douleur de tous. Ce jour-là, il n'y aura plus de remède que je puisse vous dire, sinon la compassion qui est la sœur de l'ignorance."²

Au cœur de ce premier confinement, la phrase tirée d'une « Exhortation aux médecins de la peste » vient comme une flèche pointant avec trop de justesse ce que je vis au quotidien au service des personnes âgées. La mort est présente dans chaque esprit, l'isolement des seniors une épée de Damoclès rendant leur douleur et leurs angoisses plus criantes encore. Pourtant, Camus, reprenant le lexique médical, affirme que la compassion, bien qu'elle soit empreinte de naïveté, puisse être un remède contre la crise de son temps. Dans mon baptême du feu face à la mort, Camus, semble savoir de quelles manières je dois me comporter, de quelles manières je dois soigner, de quelles manières je dois me battre et me révolter contre les souffrances.

Pourtant, depuis deux ans je travaille pour avoir des clés pour soigner au-delà de l'angoisse de la mort. L'année dernière, travaillant sur les liens entre la spiritualité des soignants en soins palliatifs et leurs pratiques médicales, j'ai découvert une philosophie, des valeurs particulières aux soins palliatifs et qui m'aident à mieux appréhender les derniers jours d'un patient en fin de vie.

Puis, les ventes de La Peste³ flambent car de nombreux lecteurs sont à la recherche de balises, de repères. L'histoire d'Oran dans les années 1940, lors de sa lutte contre une épidémie de peste et retranscrite par le docteur Rieux, protagoniste de l'histoire, ont une ressemblance frappante avec la pandémie actuelle. À travers un point de vue interne au fléau, Albert Camus, arrive de manière si juste à décrire les émotions d'un peuple confiné et angoissé par la maladie. Je me dis alors que le lauréat du Prix Nobel de Littérature de 1957 devrait aussi pouvoir décrire la manière dont les soignants répondent au fléau. Bien que La Peste, publiée en 1947 est initialement l'histoire de « la lutte de la résistance européenne contre le nazisme. »⁴ son message, les valeurs, les enjeux qu'elle met en exergue semblent encore contemporaines et transposables à une pandémie sanitaire. Dans ce travail nous verrons la peste à son sens premier c'est-à-dire à une maladie endémique.

Mais, si la correspondance des faits assure au lecteur un transfert facile de son histoire personnelle sur l'œuvre, le corps du roman, qui est lutte et révolte contre la mort, illustre les habitudes et les pratiques d'une autre époque. Il est donc légitime de s'interroger **de quelles manières l'éthique médicale d'Albert Camus dans La Peste est-elle encore d'actualité.**

L'objectif premier de ce travail personnel est pour moi d'avoir des clés pour réussir à mieux soigner en temps de pandémie. Pour cela il me faut analyser les actions du docteur Rieux, les enjeux de leur application concrète, les valeurs qu'elles transmettent, le sens qu'elles donnent aux soins.

Premièrement, Albert Camus propose une éthique qui est commune à tous les hommes et elle a la particularité d'être une éthique de la révolte. Camus, passe de l'angoisse de la mort à une révolte contre les souffrances, l'injustice. J'analyserai ce que représente la naissance de

² Exhortation aux médecins de la peste ; Albert Camus ; Ed Gallimard ; 1947

³ La Peste ; Albert Camus ; Ed Gallimard ; 1947

⁴ Lettre d'Albert Camus à Roland Barthes sur La Peste ; Janvier 1955

l'angoisse dans La Peste et dans la société actuelle. Puis je questionnerai la manière dont la révolte décrite par Camus dans son roman a volonté d'unifier, d'établir un dialogue, une identité commune face au fléau. J'étudierai ensuite le dépassement qu'exhorte Camus aux hommes pour qu'ils instaurent la valeur essentielle qui est la mesure.

Dans un deuxième temps, j'étudierai de quelles manières l'éthique d'Albert Camus s'applique de manière plus particulière aux soignants. Nous nous pencherons sur la relation que doit entretenir le médecin avec les patients en fin de vie, sur les émotions du médecin. L'honnêteté, par le travail bien fait a un place prépondérante dans l'éthique médicale de Camus et nous nous questionnerons sur les enjeux, les valeurs que cela implique.

Dans un dernier temps il sera vu comment Albert Camus décrit les liens entre les équipes soignants et la communauté, avec le monde politique, avec le monde religieux. Camus marque l'importance de la mémoire dans la gestion de crises et nous verrons s'il est souhaitable que les médecins s'impliquent d'une telle manière dans la société actuelle.

Pourquoi Camus ?

Comme beaucoup, je découvre Albert Camus lors de mes années de secondaire. Je lis L'Etranger mais entre dans le cœur de ses œuvres pendant l'enseignement de philosophie en terminale. Je rencontre alors le « philosophe de terminale »⁵ et aime son indépendance et son courage vis-à-vis des injustices de son époque.

Puis au cours de ma première année en médecine militaire, je lis Lettres à un ami allemand⁶, texte qui met en scène une réflexion sur le recours au dialogue plutôt qu'au recours à la violence. Je découvre dans le même temps Réflexions sur la guillotine⁷ et cet essai me met en marche pour lutter contre la violence. Ses écrits ne sont pas pour rien dans mon choix de quitter l'armée. Je voyais alors Albert Camus comme un génie littéraire mais je découvre lors de ce mémoire un auteur malade, humble.

Qui est Albert Camus ?

Albert Camus (1913-1960) est un Français né en Algérie. Orphelin de père à la suite de la Première Guerre mondiale, il vit dans les quartiers pauvres d'Alger. Grâce à la confiance de son maître d'école, il continuera d'étudier jusqu'à son diplôme d'études supérieures en Lettres, section philosophie, en 1936. Si au début il s'engage dans des partis politiques (Parti Communiste Algériens) il se détournera petit à petit des idéologies qui agissent parfois de manière démesurée. Rédacteur en chef à Alger à la fin des années 30, il est ensuite secrétaire de rédaction à Paris lors de la Seconde Guerre mondiale. En 1944, il prend la direction de Combat, journal clandestin et il est parmi les rares intellectuels français à s'opposer à l'utilisation de la bombe atomique. Il articule sa réflexion en trois cycles. Le premier est celui de l'absurde, puis suit celui de la révolte et il finit par son cycle sur l'amour ou la mesure. Chaque cycle est composé de différentes œuvres (essais, romans, pièces...). Malheureusement, il meurt accidentellement en 1960 laissant le dernier cycle incomplet.

⁵ Camus, philosophe pour classes terminales ; Jean-Jacques Brochier ; Ed Balland ; 1970

⁶ Lettres à un ami allemand ; Albert Camus ; Ed Gallimard ; 1945

⁷ Réflexions sur la guillotine, A. Camus, [1957], Ed Folio essais, 2008

Avant la survenue de l'épidémie en France, Albert Camus, ressurgit. La résurgence de ses œuvres m'a fasciné. Plusieurs articles sortent sur la permanence de ses idées et les mêmes questions reviennent, « Pourquoi sa lumière nous réchauffe-t-elle aujourd'hui ?⁸ ».

A la manière des autres romans, la vocation première de ces œuvres est l'évasion par les faits pour nier une partie du réel. Dans La Peste, Camus décrit en détails les évolutions d'une peste bubonique. Il semble au premier regard, et cela est d'autant plus vrai aujourd'hui, qu'il propose une échappatoire à ceux vivant sous la menace d'une maladie. Pourtant il rappelle que son roman est d'abord description de « la lutte de la résistance européenne contre le nazisme »⁹. En filant une métaphore tout au long du roman il aide le lecteur à s'évader en niant la part explicite du fléau politique qui règne en France jusqu'en 1944.

Mais Camus est catégorique « Le refus n'est pas une simple fuite »¹⁰. Le lecteur prête aux œuvres « une cohérence et une unité qu'elles ne peuvent avoir, mais qui paraissent évidentes »¹¹. Le roman n'est pas que déconstruction et détachement de la vie du lecteur, il est reconstruction d'une « ligne de faite »¹². A partir de ce point de départ, le roman va servir de construction d'un nouvel élan : la révolte.

Pour Camus, le roman construit l'idée d'un destin par la vie à l'extrémité des passions. Le lecteur trouve dans les œuvres un univers où « l'action prend sa forme »¹³. Camus explique que le destin est créé à travers ces personnages qui amènent le lecteur aux extrémités de la passion créatrice, aux ivresses, prononcent les mots de la fin, et qui « vont jusqu'à l'extrémité de la passion »¹⁴. Le lecteur après s'être identifié peut se projeter dans ce monde « corrigé », où les passions sont vécues jusqu'à leurs extrémités. Dans cette « fabrique du destin sur mesure » le lecteur triomphe provisoirement de la mort car il se projette dans un monde vivant. Dans cette victoire ponctuelle, il aide le lecteur à faire mémoire de sa vie.

C'est grâce au dépassement de la fuite du réel à la création d'un destin commun que le lecteur garde en mémoire la chaleur transmise par Camus dans ses romans. Ses romans sont révoltes car ils s'allient à la beauté du monde ou des êtres contre les puissances de la mort et aux oublis d'hier et d'aujourd'hui.

Méthodologie

Ce travail est un dialogue fictif entre Albert Camus et le docteur Rieux lors de la première vague de l'épidémie de Covid-19.

Pour mener une enquête Camus, journaliste de terrain, suivra les interventions du docteur Rieux, médecin au SAMU 69, et de son équipe. S'alterneront des situations et des

⁸ <https://www.la-croix.com/Debats/Chroniques/Albert-Camus-toujours-lhorizon-2020-01-30-1201075199>, 03/02/2021

⁹ Lettre d'Albert Camus à Roland Barthes sur La Peste ; Janvier 1955

¹⁰ L'homme révolté ; Albert Camus ; Ed Folio p325

¹¹ *Idem* p326

¹² *Idem* p326

¹³ *Idem* p328

¹⁴ *Idem* p329

questionnements au cours desquels Camus expliquera qu'il a aussi enquêté sur une épidémie de peste en Algérie dans les années 40. Camus a donc acquis une grande connaissance du terrain.

J'ai emprunté des scènes clés de La Peste et les ai retranscrites dans la situation actuelle pour qu'il y ait un dialogue entre les pratiques médicales du docteur Rieux et les préoccupations éthiques d'Albert Camus. Cela m'a permis d'ancrer le dialogue dans une éthique pratique.

Une éthique de la mort

L'alarme sonne intrépide dans la blancheur de la salle de repos et dès cet instant s'active une suite de réflexes. Il les a acquis depuis ces trois années en réanimation médicale. Chaussures, blouse et il marche vite vers les chambres. Cette fois-ci le journaliste le suit, et toute l'équipe habillée, masquée, gantée attend dans lors de l'ouverture de la chambre du patient. Ils entrent et aperçoivent l'enfant de 11 ans.

Ils avaient déjà vu mourir des enfants puisque la terreur, depuis des mois, ne choisissait pas, mais ils n'avaient jamais encore suivi leurs souffrances minute après minute, comme ils le faisaient depuis le matin. Et, bien entendu, la douleur infligée à ces innocents n'avait jamais cessé de leur paraître ce qu'elle était en vérité, c'est-à-dire un scandale. Mais jusque-là du moins, ils se scandalisaient abstraitement, en quelque sorte, parce qu'ils n'avaient jamais regardé en face, si longuement, l'agonie d'un innocent. Il resta creusé ainsi pendant de longues secondes, secoué de frissons et de tremblements convulsifs, comme si sa frêle carcasse pliait sous le vent furieux de la peste et craquait sous les souffles répétés de la fièvre. La bourrasque passée, il se détendit un peu, la fièvre sembla se retirer et l'abandonner, haletant, sur une grève humide et empoisonnée où le repos ressemblait déjà à la mort. Quand le flot brûlant l'atteignit à nouveau pour la troisième fois et le souleva un peu, l'enfant se recroquevilla, recula au fond du lit dans l'épouvante de la flamme qui le brûlait et agita follement la tête, en rejetant sa couverture. De grosses larmes, jaillissant sous les paupières enflammées, se mirent à couler sur son visage plombé, et, au bout de la crise, épuisé, crispant ses jambes osseuses et ses bras dont la chair avait fondu en quarante-huit heures, l'enfant prit dans le lit dévasté une pose de crucifié grotesque.¹⁵

Les angoisses à l'origine de tout mouvement

Aux origines de l'angoisse

Dr. R : Vous voyez cela fait depuis plus d'un mois que je vois mourir des enfants, des personnes âgées fragiles et je me dis que je devrais y être habitué car historiquement les médecins ont toujours eu à s'occuper des morts. Pourtant par moment un sentiment d'angoisse me suit dans les nuits. C'est peut-être un sentiment qui existe depuis longtemps...

A.C : Effectivement, la question de la vie après la mort mêlée à ce sentiment existe depuis toujours. Certains racontent même que c'est le sentiment qui sépare l'homme de l'animal : la conscience de sa propre mort. L'homme a peur alors que l'animal craint. Pour mieux comprendre ce qu'est l'angoisse aujourd'hui, il nous faut comprendre ce qu'elle était hier.

Chez les différentes philosophies de l'Antiquité, est déjà décrite l'angoisse face à la mort. Epicure, au début du 3^{ème} siècle avant J-C, explique la « douleur, qui n'existe pas quand on meurt, est crainte lors de cette inutile attente¹⁶ ». La crainte est illustrée dans les mythes, sur les croyances du passage de la vie à la mort abondant un imaginaire rempli de la peur de ne plus vivre. Sisyphe est celui qui réussit à tromper Thanatos, dieu de la mort deux fois, et parvient à faire à ces deux reprises l'aller-retour entre le monde des vivants et les Enfers. Ce

¹⁵ La peste, A. Camus, p192-200

¹⁶ Épicure, Lettre à Ménécée, trad. E. Boyancé P.U.F.

mythe renforce l'idée d'Epicure que « la plupart des gens tantôt fuient la mort comme le pire des maux et tantôt l'appellent comme la fin des maux¹⁷ ». Ces mythes sont les premiers moyens d'éviter, de fuir, de se défaire de l'ambivalence face à la mort, ce mélange de fascination et de crainte.

Mais si cette angoisse est décrite chez les Grecs, pour la comprendre nous pouvons nous aider d'un philosophe romain du 1^{er} siècle avant J-C, Lucrèce. Cette angoisse vient de l'identification, du transfert opéré par le vivant sur le mort. Ecrivant « Alors il [l'homme vivant] s'indigne d'avoir été créé mortel, il ne parvient pas à se distinguer de cet objet, le cadavre.¹⁸ », il montre la précocité du transfert opéré par le vivant sur la condition du mort. Cette projection est décrite comme universelle à l'homme et se trouve être la source de l'angoisse. Lorsque je n'arrive pas à faire la différence entre le cadavre et moi-même, naît en moi une angoisse de finir comme lui.

Dr R : Mais si ce transfert est source d'une angoisse, nous avons découvert qu'il peut être source d'un élan de vie. En effet, Freud développera sur l'ambivalence ontologique liée à la seconde théorie des pulsions, qui repère une pulsion de vie et de mort, Éros et Thanatos, présentes en chacun¹⁹. L'identification peut faire naître une pulsion de la mort, tendance de tout être vivant à retourner à l'état inorganique, mais elle peut aussi faire naître une action qui « projette hors du moi la pulsion de mort.²⁰»

Une des premières pistes pour répondre à ces angoisses serait déjà d'arriver à se séparer de la projection faite sur le cadavre. Il faudrait apprendre à co-exister sans pour autant que l'un ne prenne la part de l'autre. Chez ces auteurs quelles sont les premières réponses aux angoisses existentielles ?

A.C : Marc-Aurèle, empereur romain du 2^e siècle, ajoute à cette idée qu'il faille « attendre la mort avec une âme sereine sans y voir autre chose que la dissolution des éléments dont est composé chaque être vivant. ²¹ ». Ce penseur stoïcien du II^e siècle, et l'épithaphe épicurienne *Non fui, fui non sum non curo*, donnent une première réponse à ce sentiment d'angoisse par le détachement. Cette solution aujourd'hui appelée « émoussement des affects²² » est la première réponse à l'angoisse de la mort par les penseurs de l'Antiquité. Déjà présente à l'antiquité, la prise de distance est un moyen de mettre hors de soi l'angoisse de la mort. Mais je trouve qu'elle a ses limites car elle éloigne l'angoisse de la mort ainsi que sa réflexion.

Les angoisses à l'époque de l'écriture de La peste

Je pense que l'angoisse est d'abord un point de départ. Tu pourrais me dire que c'est une idée similaire à celles des penseurs de l'Antiquité mais en réalité à mon époque où le nihilisme trouve dans ce sentiment d'angoisse une fin, mon idée n'est pas dans le sens de la

¹⁷ Idem

¹⁸ Lucrèce, De la nature, Livre III

¹⁹ L'ambivalence dans la pensée freudienne, Bourdin, Dominique, Michèle Emmanuelli éd., Ambivalence. L'amour, la haine, l'indifférence. Presses Universitaires de France, 2006, pp. 15-43.

²⁰ Agressivité-violence-ambivalence ; pulsion de vie, pulsion de mort- Nicolas Koreicho – Novembre 2019

²¹ Marc-Aurèle Pensées pour moi-même, Livre II, Chp XVIII édition Flammarion,

²² Référentiel de Psychiatrie et d'Addictologie Psychiatrie de l'adulte. Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent. Addictologie

pensée commune. A cette angoisse, j'ajoute l'angoisse de l'injustice et celle d'une société sans Dieu.

L'angoisse à mon époque se différencie de celles des philosophes anciens en se focalisant sur l'origine et le sens de la vie et non sur le sens de la mort. A mon époque, la question n'est plus pourquoi la mort ? mais pourquoi la vie et pourquoi l'existence ? Cela nous permet de trouver des réponses pour la vie.

Mon idée s'est particulièrement illustrée dans la querelle avec Jean-Paul Sartre qui en 1946 explique, « Nous dirons donc que, pour le coupe-papier, l'essence [...] précède l'existence ; et ainsi sa présence, est déterminée. [...], Mais il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence [...] et c'est l'homme²³ ». La détermination, n'est pas une caractéristique de l'homme. Ceci veut dire que ses angoisses concernant son existence peuvent venir du vide créé avant l'homme. L'homme peut se retrouver angoissé puisqu'il ne comprend pas son existence, qu'il n'a pas encore trouvé son essence. J'ai retrouvé cette idée dans *La Nausée*²⁴ où Antoine Roquentin, développant sur la contingence de l'existence raconte le néant de l'existence sans essence. Lorsqu'il n'y a pas de détermination, ni d'essence commune alors l'angoisse naît.

Dr. R : Mais je pensais que tu étais rentré en conflit avec Sartre sur ce point particulier.

A.C : Oui c'est notre point de désaccord. Je pense et je le dis fermement que l'angoisse ne doit pas venir de ce manque d'essence car il existe une valeur intrinsèque à tout être humain. Je soutiens cette idée en me fondant sur le mouvement de révolte et le sacrifice de soi, qui dans sa nature même prouve l'existence d'un bien dont le révolté estime qu'il déborde sa propre destinée. Qui voudrait se sacrifier pour une cause s'il n'est pas certain que cette valeur dépasse la sienne. Il y a au départ de l'action une valeur qui préexiste, qui est celle qui crée le mouvement²⁵. Cette valeur je la nomme « dignité du créateur ²⁶ » et c'est un des points de départ de la révolte. L'angoisse de la vie ne repose pas sur la perte d'une origine dès la naissance mais sur un éloignement à ce qui est au fondement de l'homme : sa dignité.

L'injustice dans la société, c'est-à-dire, l'éloignement à la dignité d'homme, est un sens nouveau que je donne à la notion d'angoisse. Une angoisse nouvelle naît, et c'est celle de perdre la dignité d'homme, « il n'y a rien de commun en effet entre un maître et un esclave.²⁷ ». Lorsque plus rien ne rejoint le maître à l'esclave, un déséquilibre dans la reconnaissance de la dignité chez chacun d'eux est créé. Ce sentiment est présent dans le roman où « la peste aurait dû renforcer l'égalité chez nos concitoyens mais elle rendait plus aiguë le sentiment de l'injustice.²⁸ ». J'étais angoissé par l'injustice, il y a dans ce monde quelque chose d'absurde. Sensible à cette injustice, je me suis battu pour la montrer au monde dans mes reportages, comme *Misère en Kabylie*²⁹. Dans ma pensée, l'angoisse de l'injustice s'ajoute à celle de l'existence de la vie.

Finalement, j'habite aussi dans une époque où la notion de Dieu a évolué. En effet Nietzsche en 1882 marque un grand coup en disant, « Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est

²³ L'existentialisme est un humanisme, J-P Sartre, Ed Folio Essais, 1946

²⁴ La nausée, J-P Sartre, 1938, Ed Gallimard

²⁵ L'homme révolté, Albert Camus p30

²⁶ *Idem*, p341,

²⁷ *Idem* 6, p354

²⁸ La Peste, A. Camus, p214

²⁹

nous qui l'avons tué ! Comment nous consoler, nous les meurtriers des meurtriers ?³⁰ ». S'il n'est pas le premier à vouloir se séparer de la création divine son « meurtre » prévoit la pensée après la seconde guerre mondiale d'une société sans Dieu. Avec la disparition de Dieu, nous n'avons plus de responsables à la mort d'un enfant. Cela fait naître une nouvelle angoisse, car la pensée religieuse, chrétienne spécifiquement, offrait un nombre de repères important.

Mais j'ai eu l'impression, en te suivant depuis plusieurs jours que ton époque a dépassé toutes ces angoisses. J'entends parler de médecine augmentée, de vulnérabilité dépassée. Est-tu dans ce temps où l'angoisse de la mort est dépassé ?

Angoisses d'aujourd'hui et de demain

Dr R : C'était bien vrai avant la crise sanitaire du coronavirus. Elle a marqué une rupture dans l'expression de l'angoisse de la mort. Si auparavant, nous pouvions parler d'une angoisse dépassée, aujourd'hui le nombre de décès liés à la pandémie a fait renaître un esprit de vulnérabilité au sein de la population aidant à la renaissance d'une angoisse de la mort.

Le terme « amortalité » est né en 1953 dans le discours d'Edgar Morin. Ce philosophe français utilise ce néologisme pour définir la poursuite d'une existence d'une durée potentiellement indéfinie, mais pas infinie³¹. Ce terme a ensuite été récupéré par les courants transhumanistes qui, dans leur développement du concept de médecine augmenté, ont conduit à l'éviction de la vulnérabilité, d'abord dans le langage commun puis dans les soins.

Martin Legros, rédacteur en chef de Philosophie Magazine³², expliquait qu'à la manière de la disparition des rites funéraires et de la vulnérabilité dans les sociétés occidentales, la mort s'est éloignée. Cela ne veut pas pour autant dire que l'angoisse liée à la mort a disparue mais elle a pris une autre forme. Elle se trouve dans la volonté d'écarter le fléau de la mort. Là où tu dis à propos de la peste, « Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel, c'est un mauvais rêve qui va passer.³³ », les sociétés occidentales pré-covid auraient pu dire cela de la mort. La mort n'était perçue clairement qu'au moment de sa propre mort.

Toutefois, l'expression de l'angoisse depuis la pandémie a beaucoup évolué. Comme le souligne Marie-Jo Thiel, médecin et philosophe française née en 1957, dans un interview³⁴, l'angoisse de la mort a été banalisée. Des 'unes' de quotidiens traitent des chiffres de la pandémie sans parler des émotions qui naissent à travers les deuils et les craintes. Marie-Frédérique Bacqué³⁵ nous éclaire donc sur les deux émotions qui ont traversé la société française au cours de cette pandémie. La première est le choc. Les chiffres étaient donnés sans références aux chiffres datant d'avant la pandémie, leur donnant un caractère exorbitant.

Puis a eu lieu le détournement des rites funéraires due en partie à l'impossibilité de célébrer les morts. Or le détournement de ces rites oublie deux choses. La première est celle de la reconnaissance du défunt et de ce qu'il était. Mais le plus important est le lien social qui se

³⁰ Le gai savoir, F. Nietzsche, Livre III, 125, 1882

³¹ Mieux comprendre le transhumanisme pour mieux comprendre les enjeux de l'Amortalité Roux, Marc. Corps & Psychisme, vol. 76, no. 1, 2020, pp. 87-101.

³² <https://vimeo.com/178476331>, Devenir mortel, 02/07/2015, Musée des Confluences

³³ *Idem 10*, p41

³⁴ Covid-19: notre rapport à la mort change et «la vie devient plus précieuse», Hélène Destombes, 30/04/2021 <https://www.vaticannews.va/fr/eglise/news/2020-04/mort-coronavirus-defunts-medecine.html>

³⁵ Les morts du Covid-19 n'ont été ni identifiés ni pleurés collectivement, M-F Bacqué, Le Monde, 14/04/2021

créée dans la mémoire des défunts. Or sans mémoire, les hommes se rapprochent de « tous les prisonniers et de tous les exilés dont la souffrance profonde est de vivre avec une mémoire qui ne sert à rien.³⁶». Si l'angoisse de la mort n'a pas disparu, elle a pris la forme d'une fuite par l'éloignement des rites.

Depuis, l'angoisse de la mort renaît dans la société post-covid et cette peur a eu pour conséquence un isolement social et une renaissance de la conscience de la vulnérabilité de la vie. Si l'isolement social est traduit par « l'exil général³⁷ » dans *La Peste*, c'est qu'il existait déjà à ton époque la notion de solitude dans la destinée. D'ailleurs dans ton livre *Rambert, journaliste étranger dans la ville d'Oran*, se trouve à être le plus exilé de tous. S'il refuse initialement de faire partie de la destinée commune de la ville³⁸, il finira par prendre conscience de la vulnérabilité des hommes dans cette épidémie et finira au service de la communauté.

Dans cet isolement, se retrouve aujourd'hui la redécouverte de la vulnérabilité de l'homme. Le rapport à la vie est devenu plus précieux, il y a eu une augmentation de la créativité pour communiquer face à la mort, et de vrais anticorps de la solidarité ont été fabriqués.

A.C : Et par rapport à l'injustice et à la notion de perte de Dieu que j'avais développé dans mes écrits ?

Dr R : L'injustice est devenue un combat politique commun. Certains mouvements (Justice pour Adama) ont embrassé ce terme et les derniers mouvements Black Lives Matter montre à quel point l'angoisse de l'injustice est encore criant aujourd'hui. Il y a en ce moment des mouvements politiques se battant pour réduire les inégalités et je pense que ce mouvement ne cessera dans les années à venir. L'angoisse de l'injustice demeurera une angoisse de la société de demain.

Quant à la notion de Dieu, je peux presque te dire que tu es un penseur du passé. La pratique religieuse est devenue marginale, et la déchristianisation est encore plus importante aujourd'hui qu'avant. L'angoisse due au manque de repères est moins explicite, il est difficile d'affirmer qu'il n'existe plus.

Ce que je ne comprends c'est comment sous l'emprise de ce sentiment d'angoisse tu arrives à recréer une action. Parfois je me dis que mon combat pour sauver les fragiles est perdu d'avance.

Le dépassement de l'angoisse dans la révolte

Naissance d'un mouvement

A.C : Face à l'angoisse de la mort, je me suis attardé sur un concept commun à mon époque : la révolte. Il est commun car je vis à l'époque des révolutions communistes, des mouvements d'indépendance. Ce que je définis comme étant « ne pas accepter l'absurde mais en reconnaître l'existence et à vivre et tenter de lutter néanmoins en étant solidaire des autres mortels.³⁹», je l'ai d'abord créé en réaction au nihilisme.

³⁶ *Idem* 10, p76

³⁷ *Idem*, p73

³⁸ *Idem* p84-85

³⁹ Camus et l'éthique, E. Morisi, 2014, p20

Déjà, il nous faut comprendre chez quels êtres la révolte naît. Je pense qu'elle naît chez l'opprimé mais « qu'elle peut naître aussi au spectacle de l'oppression dont un autre est victime⁴⁰ ». Cette particularité provient non pas d'une identification psychologique que je qualifie aisément de « subterfuge⁴¹ » mais bien d'une identité commune et d'une destinée commune à tous les hommes. La naissance de la révolte est un point de départ et non pas une fin. Elle est lancement et non finalité de l'acte. Cela la différencie de l'acte égoïste. L'acte égoïste est celui qui préserve ce qu'il contenait alors que la révolte que je défends met tout en jeu.

Elle ne se suffit pas lorsqu'elle est immobile mais bien quand elle est en mouvement. L'angoisse et l'absurde sont des gares de départ et le mouvement du train est la révolte. L'idée que l'initiation de la révolte soit un point de départ se retrouve aussi dans La Peste quand j'utilise la métaphore « L'arrestation est un début et non pas une fin⁴² ». Chez Camus, la reconnaissance de l'absurde et la naissance de la révolte sont des points de départs.

La conception du mouvement dans la vie se place à l'opposé de l'idée nihiliste qui soutient que le suicide puisse être une finalité à l'angoisse de la mort. J'expose cette idée au début du roman lorsque Cottard échoue à se suicider. Les qualificatifs à son égard et à son acte que j'ai utilisés sont tous péjoratifs et relèvent du lexique de la folie : « le désespéré », « chagrins intimes », « bizarre », « le malade », « le trouble ». Nietzsche quant à lui décrit cet acte comme un acte « qui se présente tout naturellement et qui, étant une victoire de la raison, devrait en toute équité mériter le respect.⁴³ ». Différemment aux penseurs qui influencent mon époque, ma révolte est un acte qui donne du sens à la vie humaine en redonnant une identité commune et en refusant la mort.

Dr R : C'est étrange car cette opposition entre un acte de raison et un acte de désespoir me semble être d'actualité. En effet, dans la parole publique nous retrouvons déjà cette volonté de choisir sa mort en prônant le discours du choix réfléchi. Nous pouvons le retrouver par exemple dans le débat sur le suicide assisté. Ceux qui le défendent, le définissent comme un choix de grande liberté. Ils rejoindraient la pensée de Nietzsche voyant ce suicide comme une victoire de la raison.

Nous parlions tout à l'heure de l'angoisse face au manque de Dieu mais c'est une angoisse que vous vous êtes créé dans la destruction de Dieu, alors comment veux-tu te révolter contre celle-ci ?

A.C : Pour moi qui suis athée, il y a dans la naissance de la révolte un acte en désaccord avec la création divine mais qui se conclut dans une plus grande responsabilité des actes. Alors que Nietzsche et la plupart des révoltés, que ce soit Sade, Stirner ou Dostoïevski se révoltent contre la puissance divine et concluent leurs réflexions soit dans le refus du salut⁴⁴ ou dans la création de leurs propres valeurs⁴⁵ souvent destructrices, j'explique que même si Dieu est mort cela n'autorise pas tous les actes. Le meurtre n'est pas autorisé même si Dieu n'existe pas car je crois en une identité commune à tous les hommes.

⁴⁰ L'homme révolté, Albert Camus, p31

⁴¹ *Idem*

⁴² La Peste, A. Camus, p190

⁴³ Humain, trop humain, Nietzsche, 1878, II, § 80, Folio essais, p.84-85

⁴⁴ L'homme révolté, Albert Camus, p79

⁴⁵ *Idem* p98

La révolte : une destinée commune

La révolte pour laquelle je me bats est celle d'une destinée commune reposant sur la qualité intrinsèque et universelle de celle d'une « dignité de travailleurs⁴⁶ ».

Tout d'abord la révolte se suffit car elle est lieu de révélation de soi. Les épreuves de la peste sont l'illustration des chemins de chacun. Lorsque dans l'*excipit* je conclus « qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser⁴⁷ » je démontre qu'au travers des cris et des morts de ce récit chacun des personnages s'est développé cheminant vers une plus grande connaissance de soi. La révolte est révélation d'une existence à venir, elle a pour moi le même sens que le cogito.

Mais cette découverte de soi est rendue possible grâce à l'identification du révolté au mouvement de révolte. La révolte devient pour lui le bien suprême et la conscience du révolté vient au jour de sa révolte. L'esclave se reconnaît esclave lorsqu'il prend les armes pour venir à bout de son maître. Le révolté découvre dans ce mouvement nombre de valeurs, « passage du fait au droit⁴⁸ » et cette révélation amène l'individu à se dépasser dans un bien désormais commun.

Lors de ce mouvement de révélation de soi le révolté découvre le passage de l'individualisme extrême à celui d'un destin commun, de l'absurde à l'au-delà de l'absurde, du moralisme du « tout est permis » individuel ou politique à l'affirmation de valeurs morales communes⁴⁹. La révélation de soi devient donc révolte collective et les valeurs qui y sont prônées se suffisent et n'ont pas besoin d'un autre référent absolu (Dieu) que la communauté elle-même.

L'idée que j'ai d'une nature singulière et propre à chaque homme que les révoltés défendent dans leur mouvement affirme que pour être pleinement homme chaque individu doit se réaliser sur un plan collectif. Cette idée est illustrée par la querelle entre le docteur Rieux et Rambert. Ce dernier défend l'idée que la destinée de la ville d'Oran n'est pas la sienne et justifie sa fuite, « Il n'y a pas de honte à être heureux tout seul⁵⁰ ». A la suite d'une prise de conscience Rambert conclut en agissant embarqué dans un mouvement au prix de se détourner de la femme qu'il aime.

Dr R : Aujourd'hui aussi s'est réveillé la volonté d'une destinée commune et de valeurs morales communes. Au-delà d'une nation qui s'est construite sur les mêmes valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité, Emmanuel Macron a souhaité créer une nouvelle unité. Lors de plusieurs allocutions il employait le terme de « sursaut citoyen ». Il souhaitait par-là éveiller la conscience collective en rappelant aux français leur identité de citoyen d'une nation au sein d'une même lutte. La première crise a suscité une vague de solidarité et a relié les citoyens entre eux par la volonté de se battre comme une nation, mais cette révolte est aussi apparue dans le caractère particulier des moyens de lutte.

⁴⁶ L'homme révolté, A. Camus, p341

⁴⁷ La Peste, A. Camus, p279

⁴⁸ L'homme révolté, A. Camus, p29

⁴⁹ Camus et l'éthique, E. Morisi, p121

⁵⁰ La peste, A. Camus, p191

Une multitude de révoltes

A.C : Effectivement si la révolte naît de différentes manières et si elle inscrit les hommes dans une destinée commune, les moyens de se révolter sont particulières à chaque être et cela demeure valable aujourd'hui.

Ce qui m'est le plus important et c'est pour moi la première manière de se révolter c'est le service. Elle est la pierre d'angle de toutes les révoltes car elle place la communauté au-dessus de l'individu. Puisque « l'homme se dépasse en autrui⁵¹ », le service à mes yeux est la première des révoltes. Le service reconnaît une profondeur et une valeur de l'être qui dépasse l'injustice précédant la révolte. Le service est l'acte qui « exige que soit considéré ce qui, dans l'homme, ne peut se réduire à l'idée⁵² ». Tu peux définir cela comme une croyance en une transcendance de l'être, en ce qui est au-dessus et d'une autre nature. En somme c'est croire que dans l'être il y a quelque chose de plus que ce qui est. C'est croire en un dépassement que l'être ne maîtrise pas. Cela ne présume pas d'un déisme mais je crois en cette nature de l'homme qui déborde l'individu.

La volonté de se révolter par le service est devenu un leitmotiv et mes œuvres en témoignent. J'ai essayé par mon art à être au service des révoltes, « [Mes révoltes] furent presque toujours, je crois pouvoir le dire sans tricher, des révoltes pour tous, et pour que la vie de tous soit élevée dans la lumière. ⁵³ ». Il y a une volonté de création d'une unité nouvelle dans les romans et dans mes œuvres que tu trouveras peut-être dans mes personnages. Cette unité c'est à nouveau celle de la destinée commune. Lorsqu'en recevant le prix Nobel de littérature, je commente que l'artiste doit être embarqué dans son temps⁵⁴ je montre que l'artiste doit être au service de ceux qui subissent l'histoire. Tu trouveras cela peut-être banal mais c'est une prise de partie claire à une époque où l'artiste ne trouvait pas forcément sa place dans la vie de la cité. Bien que cette idée ne soit pas propre ma philosophie, j'ai essayé de replacer le service au centre de la vocation de l'artiste. Il ne s'agit pas d'une vocation de tranquillité mais bien une vocation d'action qui prend son sens dans la révolte contre les injustices, contre les angoisses d'un mortel.

Dr R : Aujourd'hui encore les artistes sont au service de la révolte. Ce dont je me suis rendu compte en te lisant c'est que l'artiste devient un modèle car il est créateur d'un univers nouveau. L'artiste est celui qui « refait le monde à son compte⁵⁵ ». A travers la fiction, ses personnages, l'artiste et dans ton cas, l'auteur est fondateur d'un ordre nouveau, d'une justice nouvelle.

Aujourd'hui les artistes sont devenus des militants contre l'injustice par leurs caricatures, leur prises de parole, leurs œuvres. C'est le cas par exemple pour Abd al Malik, rappeur français d'origine congolaise et qui, en mettant en scène Les Justes, une de tes pièces, soulignait l'importance de son rôle en tant qu'artiste, « On n'est pas juste la voix des damnés de la terre, mais de tous.⁵⁶ ». L'idée d'une révolte par le service et l'art s'est maintenue aujourd'hui et l'artiste par ses œuvres est devenu un modèle, l'art est sa morale.

A.C : Finalement, une manière de se révolter qui au départ semble en dissonance avec celle du service par l'art est celle de la jouissance de la vie. Dans La Peste j'ai fait se tenir une scène

⁵¹ L'homme révolté, A. Camus, p31

⁵² *Idem*, p33

⁵³ Œuvres complètes, I, Ed Gallimard

⁵⁴ Discours de Stockholm, 1957

⁵⁵ L'homme révolté, A. Camus, p320

⁵⁶ <https://www.youtube.com/watch?v=ADGNdh3DzxE>, interview Abd Al Malik, 05/06/2021

romantique et poétique où le Dr Rieux et Tarrou dans une soirée d'automne prennent un bain de mer. Tarrou souligne, « Bien entendu, un homme doit se battre pour les victimes, mais s'il cesse de rien aimer par ailleurs, à quoi sert qu'il se batte ? »⁵⁷. Si la jouissance des plaisirs de la vie semble être la moins difficile des manières de se révolter contre l'angoisse de la mort elle est parfois oubliée. Elle précède les autres révoltes. Si au premier abord l'on pourrait croire que je me place dans la lignée des épicuriens et en particulier de Lucrèce, je crée une rupture dans la manière de vivre cette jouissance. Celle des épicuriens repose sur la mort de la sensibilité, « puisqu'il n'y a de bien et de mal que dans la sensation et la mort est absence de sensation⁵⁸ ». Epicure semble tuer la sensibilité en ramenant le bonheur de l'être à l'absence de douleurs, poussant l'homme à devenir pierre. Au contraire je m'approche de la jouissance et lui donne son sens dans la découverte de la préciosité de l'instant. Cependant, si elle reste première, elle doit pouvoir servir à revenir à chaque fois et à recommencer le combat.

⁵⁷ La peste, A. Camus, p231

⁵⁸ Épicure, Lettre à Ménécée, trad. E. Boyancé P.U.F.

Une éthique appliquée aux soins

Appels répétés d'une infirmière, le médecin lui répond sèchement, elle le taquine, il lui répond en la dénigrant...

C'est à de telles faiblesses que Rieux pouvait juger de sa fatigue. Sa sensibilité lui échappait. Nouée la plupart du temps, durcie et desséchée, elle crevait de loin en loin et l'abandonnait à des émotions dont il n'avait plus la maîtrise. Sa seule défense était de se réfugier dans ce durcissement et de resserrer le nœud qui s'était formé en lui. Il savait bien que c'était la bonne manière de continuer. Pour le reste, il n'avait pas beaucoup d'illusions et sa fatigue lui ôtait celles qu'il conservait encore. Car il savait que, pour une période dont il n'apercevait pas le terme, son rôle n'était plus de guérir. Son rôle était de diagnostiquer. Découvrir, voir, décrire, enregistrer, puis condamner, c'était sa tâche. Des épouses lui prenaient le poignet et hurlaient : « Docteur, donnez-lui la vie ! » Mais il n'était pas là pour donner la vie, il était là pour ordonner l'isolement. À quoi servait la haine qu'il lisait alors sur les visages ?

« Vous n'avez pas de cœur », lui avait-on dit un jour. Mais si, il en avait un. Il lui servait à supporter les vingt heures par jour où il voyait mourir des hommes qui étaient faits pour vivre. Il lui servait à recommencer tous les jours. Désormais, il avait juste assez de cœur pour ça. Comment ce cœur aurait-il suffi à donner la vie ?⁵⁹

Bien faire son métier

Une maxime républicaine

Dr R : Te voilà dans le quotidien des médecins. Ce n'est pas facile de réagir et de travailler tous les jours de manière juste.

Maintenant nous avons parlé de l'évolution de l'angoisse et des révoltes au cours de cette crise, on m'a dit que tu étais vu par certains comme « héritier actuel de cette longue lignée de moralistes⁶⁰ ». Est-ce qu'il existe une bonne manière d'agir, qui puisse aider à « vivre bien, avec et pour l'autre, dans des institutions justes.⁶¹ » ?

A.C : Je te rejoins sur l'utilisation de la définition d'une éthique de Paul Ricœur. Pour pouvoir être au service de l'autre dans la révolte et inscrit dans une vision sociale je pense que bien faire son métier est le premier des principes. C'est ce dont j'ai parlé en essayant de m'éloigner de la morale.

Dr R : Pour que nous puissions échanger, j'aimerais d'abord que nous utilisions les mêmes termes. Aujourd'hui « morale » n'est plus du tout utilisé. Bien qu'il ait la même étymologie que le terme « éthique », puisque « éthique » tire sa racine du grec *ethos*, signifiant « comportement », et « morale » du latin *morus*, qui a aussi pour sens « comportement », ils ont tous les deux des sens différents. Aujourd'hui il me semble que l'éthique renvoie à « ce qui

⁵⁹ La peste, A. Camus, p90

⁶⁰ Jean-Paul Sartre, Article dans France Observateur, 07/01/01960

⁶¹ Lectures 1. Autour du politique, P. Ricœur, Paris, Seuil, 1991, p260

est estimé bon », la morale à « ce qui s'impose comme obligatoire »⁶². Dans tes livres tu ne parles que de morale alors qu'aujourd'hui nous ne parlons que d'éthique, penses-tu que cela puisse créer une différence de sens ?

A.C : Je ne pense pas que cela crée une différence de sens à notre niveau en tous cas, mais je vais t'expliquer pourquoi j'utilise ce terme. Je suis né et j'ai grandi dans des écoles de la IIIème République. A l'époque j'avais des cours d'instruction morale et ces cours s'apprenaient avec des maximes par exemple « Si vous voulez qu'on dise du bien de vous, n'en dites point de vous-même ». Déjà certains affiliaient l'utilisation de « morale » à une rigueur théorique, des règles austères et hors-sol. D'ailleurs Nietzsche parlait de la « moraline⁶³ ». Petit à petit, le terme n'était plus à la mode et il a disparu de l'enseignement de l'école primaire en 1969⁶⁴. J'ai été contre l'instauration d'une règle morale mais je n'étais pas contre l'utilisation du terme car c'est celui avec lequel j'ai grandi, celui que l'on utilisait dans le langage commun. Je trouvais que la morale était possession de l'ordre religieux. Je voulais que rien ne soit dicté et j'ai écrit pour leur répondre, « Plutôt que de la morale, bien faire son métier.⁶⁵ »

« Bien faire son métier » pourrait être une maxime de l'école sous la troisième République et je souhaitais que cela sonne d'une manière claire. « Bien faire son métier » c'est une condition et une nécessité pour tout homme. J'ai d'ailleurs souvent ajouté « bien faire son métier d'homme⁶⁶ ». Nous en avons déjà parlé le métier d'homme, c'est la révolte contre l'absurde, contre l'angoisse. C'est aussi l'action pour le bénéfice de l'homme et de la société. Tu peux retrouver cette idée dans La Peste à travers le personnage de Tarrou, qui évolue de celui qui est l'ami de tous les plaisirs normaux sans en être l'esclave à celui qui organise le service sanitaire. Bien faire son métier c'est le premier pas d'un engagement social.

Si l'idée de bien faire son métier m'est si importante c'est parce qu'elle permet la création d'une unité nouvelle dans la société. Cette unité n'est possible que si le révolté fait son métier en montrant la voie et non en dictant une série de règles. Tu peux retrouver ici la dichotomie que j'ai voulu tracer entre le père Paneloux et le docteur Rieux qui, tous les deux à leur manière, dans leur métier, agissent face à la peste. On retrouve dans les prêches du premier la sensation qu'il se place au-dessus de l'assistance lorsqu'il s'exclame « mes frères vous êtes dans le malheur, mes frères vous l'avez mérité.⁶⁷ ». Contrairement aux actions du docteur Rieux, le prêcheur se soustrait au fléau commun et n'agit pas en créant une unité commune. Au contraire, le docteur Rieux est celui qui par l'exercice de son métier témoigne de la lutte commune du peuple d'Oran. Le docteur Rieux est celui qui est embarqué dans la création du monde.

Il me faut aussi ajouter qu'avant de « bien faire son métier » la condition *sine qua non* à cet acte vertueux est celui d'aimer. « Si j'avais à écrire un livre de morale il aurait 100 pages et 99 seraient blanches. Sur la dernière j'écrirai 'je ne connais qu'un seul devoir et c'est celui

⁶² « Repenser l'éthique avec Paul Ricœur. Le soin : entre responsabilité, sollicitude et justice », Svandra, Philippe, Recherche en soins infirmiers, vol. 124, no. 1, 2016, pp. 19-27.

⁶³ L'antéchrist, F. Nietzsche, 1896

⁶⁴ Enseignement moral et civique en primaire, Les valeurs de la République, Réseau Canopé

⁶⁵ Œuvres complètes, A. Camus, p1337

⁶⁶ Le métier d'homme, L'Express, 1955

⁶⁷ La Peste, A. Camus p91

d'aimer.'⁶⁸» Je définis ici un devoir qui change de nombreux impératifs précédents. Je me place dans une volonté téléologique, c'est-à-dire qui agit pour réaliser le bien en tant que finalité. Je soutiens l'idée qu'il faille rencontrer l'amour avant la morale. Puisque faire son métier consiste à se révolter contre l'angoisse et l'injustice du monde, s'aimer soi et aimer l'homme est le premier acte qui donne du sens, car il s'attaque à l'angoisse du néant de l'existence. En aimant le monde un premier pas est placé qui est celui de faire un pari sur l'homme. Cela consiste à retrouver la valeur de l'unité de la société et de créer des valeurs positives au sein d'une action optimiste.

L'idée de bien faire son métier est pour moi le fondement d'une éthique de vie. Elle est l'expression de la vertu principale qui est l'honnêteté⁶⁹. Cependant deux opinions semblent avoir des arguments différents concernant la réflexion sur le métier et le travail. Lorsque Marx explique que « Le règne de la liberté commence seulement à partir du moment où cesse le travail dicté par la nécessité et les fins extérieures.⁷⁰ » il défend que le travail honnête ou libre doit toujours être l'expression d'un mouvement intérieur. C'est ce que j'appelle aimer.

Dr. R : Mais Marx parle aussi des hommes qui ne choisissent pas leur métier. Je trouve qu'une des limites à l'idée de bien faire son métier défendue dans tes œuvres est celle du choix. L'homme qui choisit son métier comprends beaucoup plus facilement cette idée. En revanche, celui qui ne choisit pas son métier et qui est asséné à la tâche alors je comprends mal comment ta maxime suffit. Tu soutiens que le travail peut être source d'injustice quand, « la démesure est dans la division du travail⁷¹ » S'ils te suivaient les travailleurs finiraient par voir dans cette maxime une demande de rendement.

A.C : Je comprends que tu sois en désaccord. Celui qui n'a pas choisi son lieu, celui qui n'est pas libre dans son exercice ne devrait pas avoir le même devoir que l'homme libre de servir où il le souhaite.

C'est la question que je me suis posé à travers le personnage de Rambert. Si en tant que journaliste étranger il se devait, aux prémices du fléau, informer sur la situation sanitaire, une bascule nait au moment où il perçoit qu'il va être entièrement embarqué dans le navire de la peste. C'est, lorsqu'il se rend compte qu'il n'y a plus de marche arrière qu'il désire le plus profondément retrouver les siens. J'ai laissé le temps au lecteur à travers la narration de sa lutte concernant son départ se faire une opinion. Et j'aimerai connaître la tienne.

Dr. R : Ce qui est étonnant avec l'histoire de Rambert c'est qu'il reprend à plusieurs reprises le chemin de réflexion que nous avons eu. Initialement il est présenté comme celui qui fait bien son métier d'homme. Mais lorsqu'il se rend compte qu'aimer ne précède plus l'exercice de son

⁶⁸ Carnets, tome 1 : Mars 1935 - février 1942, Ed Gallimard

⁶⁹ La peste, A. Camus p150

⁷⁰ Le Capital, Karl Marx 1867

⁷¹ L'homme révolte, A. Camus, p368

métier alors il hésite, « Mais peut-être ai-je été mis au monde pour vivre avec une femme. ⁷² ». Nous sommes devant la question, faut-il aimer ce que nous n'avons pas choisi ?

Je pense que la première des actions doit être d'aimer. Mais il y a une différence que j'aimerais noter. Quand je ne peux plus aimer le monde de la manière que j'ai choisi alors il me faut retrouver une autre manière d'aimer. C'est la dernière étape du deuil de son ancien métier. Il la dépassera par un acte au service de la communauté. Cela ne veut pas dire que je dois exercer un métier qui m'est imposé et qui néglige ma dignité mais cela veut dire dépasser les limites que le métier me tend pour apprendre à aimer plus loin que ce que j'ai choisi. Je ne dois pas me croire possesseur de la seule bonne manière d'aimer le monde.

Mais je t'accorde qu'il y a une hésitation entre « bien faire son métier » et la condition que tu présentes d'aimer. Quand les deux vont de pair alors c'est simple mais lorsque les deux ne se trouvent pas au même endroit alors a lieu le cheminement intérieur que poursuit Rambert. C'est un chemin qui se fait par les émotions, les sentiments, les craintes qu'il éprouve. Il s'insurge contre Rieux car à ses yeux, il fait abstraction de la sensibilité qui pèse dans le choix⁷³. Je te fais un peu la même critique. « Bien faire son métier » sonne comme une maxime sans la compréhension au poids qu'elle ajoute.

J'apprécie donc la différence que note Hannah Arendt en 1958, dans La condition de l'homme moderne⁷⁴ sur la différence entre le travail, l'œuvre et l'action. Le *travail* est la tâche qui permet de se maintenir en vie, le labeur utile et nécessaire à tout être vivant. L'*œuvre*, défend-elle, est l'acte de laisser une trace à travers une création. Le but est de rendre le monde plus familier, moins abrupte. Finalement, celui qui montre aux autres le sens qu'il se fait de la vie, le fait par l'*action*⁷⁵. La différence qu'elle note nous permet plus facilement de faire notre métier. Je sais dans mon métier quelles tâches je fais par nécessité, ce que je fais par création et ce que je fais par solidarité. Le métier, peut être source de libertés à condition qu'il soit l'expression d'un mouvement intérieur, d'une volonté créatrice.

Le métier, créateur de sens et de valeurs

A.C : Tu réutilises toi aussi, le concept de la création. Mais il y a quelque chose que je trouve intéressant dans le débat que nous avons eu, c'est la difficulté à créer une réflexion, un unique chemin éthique, à enseigner l'éthique. L'acte de bien faire son métier est créateur non pas dans sa volonté première mais par son témoignage.

Platon est le premier à se heurter à la difficulté de l'enseignement en éthique. Il dit, « Nous avons reconnu que la vertu ne peut s'enseigner ⁷⁶ », et Aristote le suit en soutenant « Mais la plupart des hommes, [...] se retranchent dans le domaine de la discussion, et pensent qu'ils agissent en philosophes et que cela les suffira à se rendre heureux. ⁷⁷ ». S'il est difficile

⁷² La peste, A. Camus, p82

⁷³ *Idem*, p85

⁷⁴ La condition de l'homme moderne, Hannah Arendt, 1958, Ed Folio Essais, 2020

⁷⁵ Girardot, Dominique. « Travail et banalité du mal. Le concept arendtien de travail », Travailler, vol. 35, no. 1, 2016, pp. 213-232.

⁷⁶ Le Ménon, Platon, 98e

⁷⁷ L'éthique à Nicomaque, Aristote

d'enseigner l'éthique, l'exercice de son métier va réussir à créer un sens et des valeurs par la responsabilité qu'il représente.

Dr R : C'est d'ailleurs sûrement pour cela que l'éthique médicale d'aujourd'hui est à ce point déontologique. Le déontologue considère qu'une action est bonne lorsqu'elle est faite par devoir. Ce mot vient du grec *déontos* ce qui signifie « ce qui doit être » contrairement à *l'ontos*, qui se traduit en « ce qui est ». Ces principes fermes indiscutables, je les retrouve dans le serment médical de l'ordre national des médecins⁷⁸. Ce texte à la forme d'une liste d'impératifs, « je rendrai », « ma langue taira », « je donnerai » montre bien de quelles manières il est difficile pour une pratique médicale de se construire autrement que par une liste d'impératifs et un point de vue déontologique.

A.C : Mais je pense que cet enseignement peut se faire d'une autre manière. En effet puisque « [La révolte] révèle en l'homme ce qui est à défendre ⁷⁹», il nous faut nous révolter pour pouvoir comprendre ce qui en découle, ce qui est révélé par l'exercice du métier. Rieux par ses pratiques médicales témoigne de valeurs et d'idées. Rambert, à son égard déclare, « Vous allez parler du service public. Mais le bien public est fait du bonheur de chacun.⁸⁰ ». Le métier qu'il exerce sert le bien public. La manière dont il soigne, est aussi créatrice de valeurs. Soigner de telle manière révèle telle chose de la vie. Par exemple, prendre soin des derniers instants avant la mort, tenir la main de l'enfant quand il succombe, révèle tant l'injustice de ce monde que la soif de justice de celui qui reste auprès du mourant. Il y a une responsabilité dans le métier que l'on exerce car il témoigne des valeurs que nous souhaitons transmettre. Il nous faut enseigner par l'exemple.

Sartre développe cette idée en disant, « En effet, il n'est pas un de nos actes qui, en créant l'homme que nous voulons être, ne crée en même temps une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être.⁸¹ ». Chaque acte gagne en valeur lorsqu'il s'inscrit dans telle conception de la vie car il mesure la responsabilité que cela représente. Dans ma carrière de journaliste, il était parfois difficile d'agir et d'écrire alors que j'étais conscient de l'image que je donnais. J'étais tellement inquiet que j'avais noté dans mes carnets les exigences pour le bon comportement d'un journaliste, celui d'un journaliste « responsable⁸² ». J'étais conscient de l'importance de l'exercice de mon métier.

Dr R : Là, où le journaliste peut suivre une liste d'exigences pour être responsable, le médecin a son code de déontologie. Cependant je pense que ce code existe car nous nous sommes tantôt des artistes, tantôt des scientifiques. Il n'y a pas d'opposition mais plutôt une complémentarité entre les deux identités du médecin.

⁷⁸ Guide d'exercice professionnel, Ordre national des médecins, 1991, Ed Masson, p194

⁷⁹ O.C, III, p 329

⁸⁰ La Peste, A. Camus, p85

⁸¹ L'existentialisme est un humanisme, J-P Sartre, 1948

⁸² Œuvres complètes, A. Camus, p1338

Les Grecs qualifiaient de *technê* la médecine. Elle repose effectivement sur des connaissances certifiées, une implication subjective, une inventivité qui prend appui sur les savoir-faire⁸³. Mais Hippocrate ajoute aussi qu'il existe un aspect artistique de la médecine. Dans le soin aux patients, le médecin ou artiste crée une nouvelle unité du monde. Il sélectionne une partie de la création pour pouvoir mieux l'appréhender. Il y a dans la révolte du médecin par l'exercice de son métier, la création d'un « univers de remplacement.⁸⁴ ». Il ne s'échappe pas du réel mais transforme le réel à son niveau. Il conteste une partie du réel mais pour mieux lutter contre le reste. Si je prends exemple sur cette crise, le médecin ne lutte pas contre l'ensemble du corps malade mais contre des lieux spécifiques. A travers son regard sur le corps, sur la maladie et sur les thérapeutiques probables, il crée un ensemble de possibilités, en somme un univers qui sera propre au médecin et au patient.

Quand l'artiste, choisit un lieu précis de la création pour le reproduire, le déformer etc., il dénonce quelque part une injustice qui règne dans le monde pour pouvoir la modifier. De même le médecin s'autorise à « revendiquer une justice totale qu'il sera le seul à créer⁸⁵ », car il lutte contre la mort. Il lutte avec ses émotions, avec sa puissance créatrice. Le médecin ressemble à l'artiste de cette manière. Il lutte en témoignant d'une transcendance vivante.

Les émotions dans le soin

L'identification comme premier mouvement

A.C : Puisque tu dis que le médecin lutte avec ses émotions, j'ai remarqué que souvent le point de départ des émotions dans les soins, comme nous en avons parlé chez les penseurs de l'antiquité, est l'identification à l'autre. Comme Sartre l'explique « Autrui est indispensable à la connaissance que j'ai de moi-même ⁸⁶». Autrui par la manière dont il exprime une part d'humanité et donc de ma nature crée en moi un mouvement intérieur. Si cela n'explique pas la naissance d'émotions, tu ajoutes qu'une des manières de faire naître l'angoisse est le « spectacle de l'oppression dont un autre est victime.⁸⁷»

Dr R : Cela est aussi valable dans le soin puisque des émotions naissent lorsque le patient par sa manière d'être, par son histoire, me rappelle la mienne. Le contre-transfert, défini par Abend psychanalyste de la fin du XXème siècle, est l'ensemble des réactions de l'analyste envers un patient⁸⁸ pouvant exister dans la relation médecin-patient. Au sein de cette relation elle se traduit en partie par une identification au patient. L'identification au patient est l'assimilation que le soignant fait aux événements, aux corps, à l'histoire du patient à ce qu'il a déjà personnellement expérimenté.

Je pense qu'il existe un danger lors de l'identification car nous pourrions aussi nous comporter comme des êtres qui suivent dans la mort ceux qu'ils aiment⁸⁹. C'est un concept que l'on retrouve aisément dans les services de soins palliatifs où l'omniprésence de la mort amène au glissement progressif des soignants dans l'histoire du patient et donc dans la mort de celui-

⁸³ Jean-Christophe Weber, Jean-Christophe Weber, janvier 2011, vol. XVI, n° 1

⁸⁴ L'homme révolté, A. Camus, p320

⁸⁵ *Idem* p323

⁸⁶ L'existentialisme est un humanisme, J-P Sartre, 1948

⁸⁷ L'homme révolté, A. Camus, p30

⁸⁸ Countertransference and psychoanalytic technique. Abend, 1989

⁸⁹ Notre relation à la mort, S. Freud, 1915

ci. C'est comme si l'omniprésence de la mort du patient agissait comme un effet Werther⁹⁰ chez le soignant. Ce sont les raisons pour lesquelles je pense que l'identification à autrui n'est pas le lieu ajusté de la naissance d'une émotion. L'identification dans le soin peut amener un soin altéré par le transfert de ce qu'on aurait aimé que l'on nous fasse aux patients. D'ailleurs dans ton œuvre, Rieux pour un instant se « confond avec l'enfant supplicié⁹¹ » et l'on aperçoit qu'il n'est plus en mesure de rester auprès de l'enfant car ce transfert le fait déborder d'émotions. Les émotions et les épreuves du patient doivent rester les siennes. Faire naître ses émotions à partir des histoires du patient c'est peut-être transformer l'identification à la possession.

De même un danger existe lors que le soignant vit ces émotions de manière démesurée. Aristote explique que la mesure est l'acte de prendre du recul par rapport aux événements. Agir de manière démesurée pour un médecin vis-à-vis de ses émotions signifierait qu'elle dépasse le rôle de créer une relation. Lorsque le docteur Rieux n'arrive plus à soigner l'enfant mourant, il se rend compte qu'il ne sent plus que ça révolte. Cette émotion est démesurée car elle ne permet plus de placer le patient au centre de la relation.

L'expression des émotions, un terrain en évolution

Cependant cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas éprouver des émotions au sein d'une relation médecin-patient. Sur ce point nous sommes en désaccord. Lorsque tu dis que « les hypothèses en science comme dans la vie sont toujours dangereuses.⁹²», je l'ai lu comme une critique à l'expression des émotions. Tu places cette phrase deux lignes après avoir parlé de l'affolement de la population et tu dessines de nombreux points communs entre les hypothèses et les émotions. Je pense qu'elles permettent de mieux respecter la vie et l'intégrité physique et morale de celui-ci. Mais je ne vois pas en quoi leur expression puisse être dangereuse.

A.C : La première des émotions qui transparait dans le récit est celle de la peur. La stupéfaction et le déni sont les premières réactions ressenties par les Oranais pour exprimer leur peur. Tu la retrouves par exemple dans les dialogues avec le préfet⁹³. Mais cette peur n'est pas propre aux civils, elle est aussi présente chez Rieux⁹⁴. Nous en avons déjà parlé, cette peur est celle de la mort, de l'injustice, de l'incompréhension.

Dr R : Je rajouterai qu'elle est aussi chez le médecin l'expression d'une vulnérabilité face à l'épreuve de l'altérité et cette émotion est encore d'actualité. Brenda Bogaert a montré qu'elle était la plus commune des émotions dans une relation médecin-patient et qu'elle venait d'un sentiment d'incapacité, de culpabilité de la part du médecin de ne pas savoir comment agir⁹⁵. Aujourd'hui encore la peur est l'émotion dominante d'un grand nombre de relations dans le

⁹⁰ Suicide and the media, David Philipps, 1982

⁹¹ La peste, A. Camus, p194

⁹² La peste, A. Camus, p51

⁹³ *Idem*, p53

⁹⁴ *Idem*, p58

⁹⁵ Untangling fear and eudaimonia in the healthcare provider-patient relationship. Bogaert, Brenda. (2020). *Medicine, Health Care and Philosophy*.

soin. Je ne pourrai me prononcer en disant qu'elle est propre à la relation entre le médecin et le soignant...

A.C : J'ai observé que la réaction principale à la peur dans la relation médecin-patient est l'abstraction. Lorsque j'ai été soigné de la tuberculose au milieu du siècle dernier j'ai rencontré de nombreux médecins et j'ai gardé une image très lointaine très distante. A mon avis, l'abstraction est la meilleure manière de réagir à la peur car elle permet un maintien de l'objectivité du médecin face à la situation. Si nous en revenons à la définition de la médecine je soutiendrai que, dans ces moments, le médecin fait plus appel à sa *techné*. Tu retrouves l'abstraction dans la manière dont j'ai dessiné les soins du docteur Rieux comme une série d'habitude⁹⁶. Tout est une série d'automatismes et cette manière de soigner les patients en temps de crise permet une plus grande efficacité. Nous tendons vers une approche mécaniste et j'ai décrit l'abstraction qui règne dans l'esprit de Rieux. Lorsqu'il agit de telle manière Rieux est qualifié de vigoureux et de résistant mais tu as pu te rendre compte que cette approche a ses limites.

C'est aussi je crois la méthode d'approche des médecins lorsqu'il y a une grande affluence de blessés. Le triage des blessés a été mis au jour au début de la pandémie. Prioriser les victimes, constituer des groupes homogènes devient un acte thérapeutique par sa valeur diagnostique⁹⁷. Dans ce cas, je pense que le médecin doit agir avec dans la tête une série d'algorithmes.

Mais très rapidement le docteur Rieux perd de son indifférence et si le soin n'en semble pas altéré son esprit est au moins questionné. Dans son esprit naît une autre émotion qui est celle de la pitié et cette émotion « ne fait avancer personne⁹⁸ ».

Dr R : Je pense que ta vision sur l'empathie dans la relation entre le médecin et le patient vaut pour ton époque mais il y a eu une vraie évolution sur la place du médecin par rapport à cette émotion. Aujourd'hui l'étudiant en médecine apprend à être empathique mais surtout à savoir comment manier cet affect.

Si, l'empathie dans la relation de soin signifie une attitude caractérisée par une plus grande attention au malade, une certaine chaleur dans la relation, et une attitude d'écoute et de disponibilité⁹⁹, elle va permettre de faire avancer la relation en lui donnant une dimension plus personnelle. Il ne s'agit pas de prendre la place du malade car sinon laquelle prendrait-il ? Il serait comme exclu de sa propre place, de son existence. Il s'agit de ressentir avec et non pour.

Je pense que le combat contre l'injustice d'un monde qui laisse des hommes mourir seul passe par l'expression de l'empathie car il apporte un soutien au malade. C'est un soutien car le malade ne se sent pas exclu. Il n'est pas oublié dans sa condition car il est rejoint par le médecin et par là le reste de la communauté des soignants. Le combat réside dans le fait de

⁹⁶ La peste, A. Camus, p86

⁹⁷ Julien, Henri & Allonneau, Alexandre & Bon, Olivier. (2018). Aspects actuels du triage, du combat à la catastrophe, essai de synthèse Médecine et armées. 3. 197-206.

⁹⁸ La Peste, A. Camus, p86

⁹⁹ Vannotti, Marco. « L'empathie dans la relation médecin – patient », Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, vol. no 29, no. 2, 2002, pp. 213-237.

faire avancer le malade sur son chemin de guérison et celui-ci se porte mieux lorsqu'il comprend qu'il n'est pas le seul à lutter.

La notion d'empathie au sein de cette relation est apparue en même temps que l'approche centrée patient. Comme l'explique Carl Rogers, l'empathie est à différencier de l'identification à l'autre. L'empathie est l'expression « comme si on était l'autre personne mais sans jamais perdre la condition du 'comme si'¹⁰⁰ ». Lorsqu'elle est bien vécue elle évite les dangers de l'identification mais permet de replacer le patient au centre de la relation. C'est une approche nouvelle par rapport à cette émotion. Il est souhaitable que l'empathie fasse son apparition et qu'elle soit enseignée au futur soignant pour qu'il s'approche de l'image plus ajustée aux attentes du patient.

Cependant l'empathie ressentie est toujours à questionner car il ne faut pas perdre la condition du 'comme si'. Aujourd'hui il existe une réflexion sur la bonne distance à placer entre soi-même et le patient afin qu'il n'y ait pas d'altération des deux parties et que la relation demeure relation de soin. Winnicott, psychanalyste anglais du XXème siècle définit le concept de bonne distance¹⁰¹, en utilisant l'image de la bonne et de la 'trop bonne mère'. Il s'agit pour le médecin d'être empathique sans pour autant se laisser conquérir par un sentimentalisme, un trop plein d'émotions, qui l'empêcherait alors de procurer le soin. Comme il s'agit d'une révolte, elle évolue continuellement sur une ligne de faite. C'est un combat permanent dans le soin de savoir quand est ajustée ou non la distance. Cela ne doit pas se résoudre à un enfermement du médecin, réaction que tu décris dans le roman.

A.C : Ce combat n'est rien sans l'instauration de limites, ce que j'appelle la mesure. La mesure n'est pas une notion nouvelle, les Grecs déjà l'utilisait comme fil conducteur. Elle était de l'ordre de la doxa, par exemple on la retrouve dans des maximes « la mesure est le meilleur ». Trouver sa mesure est un acte d'intériorité, il faut d'abord se connaître soi-même avant de savoir quelle est sa mesure véritable. Il s'agit donc d'abord d'un exercice intérieur pour que les par la suite puisse être mesurée.

Effectivement l'évolution de la gestion des émotions du docteur Rieux tend vers une abstraction et une indifférence aux événements qui l'entourent. J'ai voulu à travers ce personnage décrire la perte de sensibilité, « on se fatigue de la pitié quand la pitié est inutile ». Si l'abstraction est décrite comme une réussite de la part de Rieux¹⁰² c'est parce que nous sommes en temps de crise et qu'il n'y a pas la place pour l'expression des sentiments. Le cœur de Rieux se ferme petit à petit et cela lui permet de mieux se révolter contre la mort. Il y a chez Rieux une vraie bataille contre la sensibilité car celle-ci est perçue comme un ennemi à la bonne manière de soigner. La perte de maîtrise et l'expression des émotions n'est pas dans mes œuvres opposés à la raison. Cependant dans le cas précis d'un médecin soignant la peste j'ai fait le choix de croire que la relation n'a besoin d'aucune sensibilité. Le temps de la peste est un temps où la pitié est inutile, car le seul combat réside dans la lutte contre la mort.

Pour conclure, je pense que nous pouvons être tous les deux d'accord sur le fait que l'expression des émotions doit se faire de manière mesurée. La mesure dans les émotions, c'est ce qui permet à l'homme de les exprimer en public et de pouvoir aider à faire avancer. Je dirai

¹⁰⁰ Rogers, C. R. (2001). L'approche centrée sur la personne. Lausanne. Randin, pp. 253-269.

¹⁰¹ La bonne distance au quotidien, Joseph Rouzel, 2015, Le Quotidien en éducation spécialisée

¹⁰² La peste, A. Camus, p87

que la mesure des émotions se trouve quand la désolation ne suit pas leur expression, quand une plus grande disponibilité, une plus grande écoute naît de leur expression. Il s'agit de connaître les limites de ses émotions et ne pas les transgresser au sein de la relation avec le patient. « Un homme ça s'empêche¹⁰³ », ne veut pas uniquement dire qu'il s'empêche de vivre ses émotions mais il empêche qu'elles prennent le dessus sur un acte de raison. Je me suis révolté contre l'esprit de revanche qui habitait les Algériens les menant à commettre des attentats. Cet excès détruisait plus qu'il ne construisait. A cette révolte je préfère ma mère¹⁰⁴.

Death, thou shalt die ¹⁰⁵

La mort, un échec médical en temps de guerre seulement ?

La mort dans La Peste n'est pas perçue comme un échec médical. C'est une opinion que je n'ai pas voulu faire évoluer au fil du roman. La réaction de Rieux lorsqu'il constate le premier décès de la peste est significative de la perception de la mort par le corps médical.

Si, avant la découverte de la pénicilline les hommes mouraient très vite et le médecin semblait impuissant, cette émotion demeure la même après la seconde guerre mondiale. Le fait que La Peste ait été écrit peu de temps après des périodes avec un grand nombre de morts, donne à la mort un aspect de banalité. Je veux dire que l'horreur décrite à travers des scènes bien particulières comme celle de la mort de l'enfant sont dramatiques par l'impuissance du corps médical. La mort, à l'époque de l'écriture du roman était un événement fréquent. S'il disparaît d'abord des villes, il demeure généralement présent. C'est la critique que fait Rieux à Paneloux car si celui-ci avait été curé de campagne il se serait rendu compte de ce qu'est la mort. La mort n'est pas perçue comme un échec médical car aucun remède ne suffisait alors.

Dr R : Aujourd'hui il y a eu une réelle évolution de la vision de la mort dans les institutions médicales. Cette évolution est due aux changements de pratique médicale, à la découverte de nouveaux traitements et à l'allongement de l'espérance de vie. La mort est alors un échec car elle est pour le médecin l'issue contre laquelle il se bat. Quand les morts de la peste font naître un sentiment d'incompréhension et d'impuissance¹⁰⁶, les morts de la pandémie eux font naître un sentiment d'injustice et d'incapacité matérielle. L'échec de la première vague de la pandémie a été remis dans les mains des institutions publiques bien plus que dans celles des médecins. La mort est devenue un échec car il y a possibilité qu'elle n'advienne pas.

Cependant, je note un mouvement récent ne souhaitant pas voir la mort comme un échec médical. Le développement des soins palliatifs, dont le premier service est né en 1967¹⁰⁷ se veut disciple d'une médecine plus humble prenant soin des derniers instants précédant la mort. Puisque la mort viendra il rend la préciosité aux instants qui la précèdent. La mort et les jours précédant la mort ne sont pas des échecs ou des défaites mais bien plus des possibilités. Certains évoquent même que les patients renaissent dans ces services. Ce sont des services qui reposent sur une philosophie du « comme si ».

¹⁰³ Le premier homme, A. Camus, p154

¹⁰⁴ Extrait d'une altercation à la suite de la remise du prix Nobel entre un algérien de souche et Camus. Camus est pris à parti par cet étudiant et il défend « En ce moment, on lance des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans un de ces tramways. Si c'est cela la justice, je préfère ma mère. »

¹⁰⁵ Holy Sonnets : Death, be not proud, John Donne, 1609

¹⁰⁶ <https://lecourrier.ch/2008/06/11/la-mort-inevitable-echec-de-la-medecine/>

¹⁰⁷ https://en.wikipedia.org/wiki/Palliative_care#History_of_palliative_care_in_the_United_States, 01/06/2021

J'agirai comme si

A.C : Ce mouvement du comme si porte toute son importance puisqu'elle permet de croire en la nature humaine. Lorsque Nietzsche justifie le suicide car Dieu est mort il n'existe pas de morale ou de code déontologique, j'ai dû m'armer d'un concept, qui puisse construire plutôt que de détruire la nature humaine. Ma première révolte, que tu retrouves dans le mythe de Sisyphe est l'action du « comme si ». Ce premier pas, ce degré zéro du raisonnement repose sur la croyance en une nature humaine mais aussi sur l'incompréhension de ce monde. Je ne comprends pas ce monde et pourtant j'agis de telle manière à ce qu'il y ait un sens. « Mais je sais que quelque chose en lui a du sens et c'est l'homme parce qu'il est seul être à exiger d'en avoir¹⁰⁸». Cette conception du combat affermit la création d'un mouvement positif, c'est à dire un mouvement qui construit, qui revendique des valeurs . Cela permet d'éviter une destruction totale de l'homme uniquement parce que l'homme n'y trouve pas de raisons.

¹⁰⁸ Œuvres complètes, II, p26-27

Un appel à vivre en société

Le lien avec le monde religieux

Une vision de la mort archaïque

A.C : Nous avons déjà évoqué l'omniprésence de la chrétienté et de la pensée religieuse à mon époque. Il paraissait donc normal et fidèle que je décrive l'influence de la pensée chrétienne sur l'émergence d'un fléau.

Tu l'as trouvé sûrement caricaturale mais l'image du prêtre dessinée au début de ce roman est celle qui m'a entourée dans mon enfance. Il est important de replacer l'image de Paneloux au sein de mon époque. J'ai placé son discours dans un contexte où la société s'écartait doucement du monde religieux car elle préférait les loisirs et la jouissance à la rudesse des écritures, « les bains dimanche matin sont un concurrent sérieux à la messe.¹⁰⁹ ». L'austérité des discours lassait place à une société souhaitant consommer ces plaisirs, plutôt que de les juger. Lorsque j'ai suivi des cours de catéchisme en Algérie¹¹⁰ l'église était surtout connue pour ses instructions morales. C'est comme si elle vivait encore à l'époque du décalogue¹¹¹.

C'est pourquoi lors de ce premier prêche tu peux retrouver les idées tranchées et sèches de l'église concernant le fléau. Plusieurs interprétations religieuses de la peste sont proposées par le prêtre : la peste est une punition divine, la peste est la tare du péché originel et la peste est une épreuve placée sous le regard de la providence.

Le père Paneloux soutient son premier point en se référant au livre de l'Exode. Dans cet épisode où la peste est décrite comme l'une des dix plaies¹¹², Dieu punit Pharaon de ne pas avoir libéré son peuple. Cette première description soutient la première interprétation. L'image du fléau comme une punition n'est pas propre aux chrétiens. De nombreux croyants ont une image exogène de la maladie. Comme l'explique le Pr Senton¹¹³, cette image soutient que l'origine de la maladie est extérieure, par exemple de l'ordre de la malédiction.

Or cette explication du fléau comme une malédiction donne lieu à une passivité. Etonnamment défendue par les moralistes de la ville d'Oran, « méditer cela et se mettre à genoux.¹¹⁴ », est la réponse du prêcheur à l'incompréhension de la situation. La religion n'est pas la seule à défendre ce point de vue, et c'est une vraie fracture avec mon époque que de montrer que la religion n'est pas la seule coupable de cet état d'esprit. Je pense que tous les hommes peuvent être coupables d'une désespérance finissant dans une passivité.

Les croyances autour de ce fléau comme l'exemple du péché originel finissent par se renfermer sur elles-mêmes. J'ai voulu par cette scène encaissée montrer que le prêtre et son auditoire sont de plus en plus isolés du monde extérieur. L'isolement n'ouvre pas à l'action constructrice mais bien plutôt à la soumission. Je me positionne contre cette réaction car l'homme subit le sentiment d'angoisse, il se perçoit comme incapable de créer au sein du fléau

¹⁰⁹ La peste, A. Camus, p90

¹¹⁰ Le premier homme, A. Camus

¹¹¹ Le décalogue sont les dix commandements donnés à Moïse dans le livre de l'Exode (Ex, 20, 2-17)

¹¹² Exode, 9, 1-7, Association Épiscopale Liturgique pour les pays Francophones, La Bible

¹¹³ Anthropologie de la maladie, Pr Senon, Psychologie médicale, Faculté de médecine de Poitiers

¹¹⁴ La peste, A. Camus, p91

une identité commune. Le prêche appelle à l'attentisme « le plus facile était de se laisser aller la miséricorde divine ferait le reste¹¹⁵»...

Dr R : ... et à l'orgueil de celui qui se croit protégé par Dieu. C'est une attitude qui n'est malheureusement pas propre à ton époque. Au cours des différentes vagues de la pandémie de plus en plus de croyants se sont uniquement tourné vers la protection divine. Le Pr André Gagné explique que la réaction mêle insouciance et fausses images d'un Dieu agissant dans tous les événements, « On prend à droite et à gauche des passages qui citent des promesses de protection divine de victoire sur la maladie et on les applique directement à sa vie.¹¹⁶ ». Le pape François a d'ailleurs rappelé les chrétiens qui demeureraient dans l'orgueil de l'appartenance à un peuple protégé « qu'ils sont incapables de sortir de leur propre petit monde d'intérêts.¹¹⁷ ». Si la réaction des hommes ne change pas, les positions publiques de l'église au moins ont évolué.

Même si le prêche appelle à la mesure par rapport à d'autres chrétiens qui trouvaient dans les fléaux un moyen de trouver la mort et donc leur salut, je trouve cette position insultante car elle permet une justification du fléau, des morts, et de l'injustice. Si comme le dit Paneloux, le fléau « élève et vous montre la voie » alors il nous faudrait être des moutons aveugles qui suivent leur berger dans la gueule du loup.

Cette vision manichéenne poussant à l'attentisme de l'auditeur repose sur la gestion des peurs et la création de fausses images du fléau. À l'époque l'église donnait des réponses à tout et par là empêchait l'homme de pouvoir se révolter aux lieux qui l'interrogent. Toutes les réponses étant données en une fois par le monde sacré¹¹⁸ l'homme est dénigré dans sa capacité à se battre et à résoudre seul les problèmes exposés par le fléau. Il n'y a plus d'espérance car plus de contingence aux événements.

L'expérience de sa condition : un changement de perception

A.C : Ce qui va transformer Paneloux, son interprétation du fléau est la mort du fils de monsieur Othon¹¹⁹. Cette scène qui se rapproche d'une scène de Dostoïevski¹²⁰ montre les limites, l'impuissance de Paneloux et de ses croyances. La seule manière dont il combat contre la mort est son cri et sa prière qui n'apparaissent qu'à la fin de la scène. Le spectacle insupportable de la souffrance de l'innocent amplifie l'impuissance du combat du prêtre. Il reçoit lors de cette même scène, ce qu'il nomme une « grâce ». C'est celle de la compréhension du combat qu'il doit mener à présent. Puisque l'injustice dépasse la mesure de l'homme, alors il comprend qu'il lui faut aimer au-delà.

C'est la raison pour laquelle son discours évolue entre le premier et le deuxième prêche. Le premier changement notable est l'inclusion du prêtre au sein du fléau. Lorsque, dans le

¹¹⁵ La peste, A. Camus, p92

¹¹⁶ <https://www.lapresse.ca/debats/editoriaux/2020-04-10/dieu-ne-vous-protège-pas-contre-ce-virus>, 02/06/2021

¹¹⁷ Un temps pour changer, Pape François, 2020, Ed Flammarion

¹¹⁸ L'homme révolté, A. Camus, p36

¹¹⁹ La peste, A. Camus, p192-200

¹²⁰ Les Frères Karamazov, Dostoïevski,

premier il se soustrayait à l'existence du fléau dans la ville, dans le deuxième les « vous » se transforment en « nous ». Le prêtre entre dans le combat de la ville sûrement car il s'est rendu compte que sa propre mort ne lui était plus étranger. C'est lorsqu'il comprend qu'il va mourir qu'il peut alors se révolter.

La peste n'apparaît plus comme un fléau envoyé de Dieu mais comme un événement dépassant la compréhension de l'homme. Le prêtre amène la notion du mal nécessaire et du mal inutile. Et si le premier est dans son esprit le reflet de la justice le deuxième est celui de l'incompréhension. Le religieux ne se cache pas et avoue être au pied du mur, il est désarçonné car dans l'incompréhension de la création. Il se retrouve dans la même position que le docteur Rieux.

Dr R : Son évolution est étonnante car son deuxième prêche s'approche de l'avis de l'église catholique actuelle. Si le mal n'est pas dû à la faute originelle de l'homme ni à ses péchés, le fléau demeure une épreuve que l'homme doit dépasser par la pratique de la charité et de l'espérance dans son salut¹²¹.

Dans le même sens une autre évolution que l'on note est celle du changement de position d'un attentisme à un « fatalisme actif¹²² ». S'il est à noter que la religion d'un temps de guerre peut différer de celle d'un temps de paix elle pousse ici à la résilience dans le combat. Le terme de fatalisme n'est pas un terme péjoratif qui provoquerait une paresse, une mollesse d'esprit. Je la lis comme un signe de confiance nouvelle dans la destinée de l'homme lorsqu'il se tient dans les mains de Dieu. Ce n'est pas un fatalisme consolateur et castrateur mais un fatalisme qui pousse à l'action et à davantage.

Le prêtre invoque « l'entrée dans la souffrance¹²³ » non pas pour y demeurer mais pour pouvoir mieux lutter contre. Il faut sauter au cœur de cet inacceptable pour commencer à marcher en avant et à apporter de la tendresse au monde¹²⁴. Cet activisme se fonde alors sur les mêmes bases que celles de la révolte : une croyance en une destinée commune, un combat avec des valeurs positives.

De la même manière que la révolte dans tes œuvres, l'activisme se traduit par l'oubli de soi au profit de la communauté. L'abandon de soi-même a évolué d'un abandon en la miséricorde divine à un abandon dans le service. Le chrétien n'est alors plus un homme assis ou à genoux mais bien un homme qui marche. Le chrétien souhaite réaliser l'idéal du Christ et suivant cette image, ils cheminent vers le don de soi.

Je me suis posé la question de savoir si cette évolution était propre à l'homme religieux ou si elle est commune aux autres hommes. Celui qui reste à genoux est l'homme égoïste. Rambert est celui qui de son acte égoïste évolue vers l'acte altruiste par son implication dans les services contre la peste. Je pense que l'évolution du prêtre, son passage d'un attentisme à un combat, n'est pas propre au monde religieux.

¹²¹ Un temps pour changer, Pape François

¹²² La peste, A. Camus, p205

¹²³ *Idem*, p204

¹²⁴ *Idem*, p205

Nous comprenons bien que la révolte n'est pas incompatible avec la religion ni en la croyance en un ordre supérieur. Le croyant peut tout aussi se placer dans l'incompréhension du monde. La religion va permettre un chemin différent mais avec la même finalité que la révolte d'un homme non croyant c'est à dire le service par la révolte active contre l'injustice. Il faut alors être celui qui reste au sein d'une communauté d'hommes debout.

Le lien avec le politique

Un lieu pour l'émancipation de l'homme

A.C : Nous allons pouvoir mieux comprendre le sens de la communauté en nous fondant sur la phrase « Je me révolte donc nous sommes¹²⁵ ».

Tout d'abord, la communauté est pour moi une source d'émancipation de l'homme car l'homme ne se révolte que parce qu'il vit en communauté. Nous en avons déjà parlé mais je crois en une destinée commune car tous les hommes sont dotés de la même dignité de créateur¹²⁶. Le « je » n'a de sens que parce qu'il y a un « nous ». Cette dignité commune qui nous permet la révolte n'est pas un temps de jouissance ni de paresse mais une lutte quotidienne. Je suis responsable de cette dignité de créateur et par conséquent je me dois par solidarité me révolter. La révolte a toujours lieu dans une communauté. L'esclave n'est esclave que parce qu'il a un maître et cette idée retrouvée dans la dialectique du maître et de l'esclave¹²⁷ est un préliminaire à la suite de la réflexion.

Puisque la révolte s'inscrit dans un cadre commun, je pense qu'un des rôles du politique (l'homme et les institutions) est de tout mettre en œuvre afin que chaque être puisse se révolter. Pour moi, la communauté est celle qui donne les armes, celle qui encadre la révolte de l'homme, par l'éducation, par l'éveil qu'elle donne au citoyen. Nous parlons ici d'une révolte contre l'angoisse de la mort.

Elle est aussi contre l'injustice au sein d'une société. Le politique doit garantir que l'injustice puisse être résolue même s'il en est la source. C'est l'exemple des juridictions administratives qui garantissent au citoyen de pouvoir poursuivre en justice l'administration et l'état. C'est pourquoi je me suis révolté contre les sociétés qui ne permettaient pas l'exercice du libre arbitre et la possibilité d'une révolte comme c'était le cas sous l'occupation.

J'ai donc dessiné une ville où l'action publique doit aider aux mesures particulières. Le préfet permet l'installation de nouveaux locaux, la demande de sérums venant de la métropole. Mais ces actions collectives ont pour rôle de donner la possibilité aux citoyens de mener leur propre révolte. J'ai consciemment fait évoluer le style du roman au cours des cinq parties en donnant, à mesure que la peste avance, une place plus importante au vocabulaire collectif lorsque celle-ci progresse. Puis, quand la peste recule les actes individuels prennent plus de place¹²⁸. Le roman se conclut sur la méditation d'un homme seul devant la.

Cette dernière scène a toute son importance car elle montre que si durant l'épidémie, la société se doit de réagir par des actions communes, la finalité de ces actions est la protection

¹²⁵ L'homme révolté, A. Camus, p38

¹²⁶ L'homme révolté, A. Camus, p341

¹²⁷ La phénoménologie de l'esprit, G. Hegel, 1807

¹²⁸ Entretien de Camus avec Jean Mogin, 13 septembre 1955, <https://www.ina.fr/audio/P13108790>

de la liberté individuelle. Je pense que la communauté se doit d'évoluer lorsqu'un fléau pèse sur elle. Il doit y avoir une adaptation de la communauté aux événements afin que prenant plus de place et en restreignant les libertés individuelles la communauté puisse se préserver en vue d'un futur. Si je soutiens que le bien public est fait « du bonheur de chacun en temps de paix¹²⁹ », lorsqu'un fléau apparaît il est évident que le bien public passe au-dessus du bonheur de chacun dans le seul but de garantir que celui-ci soit préservé.

Dr R : Ta réaction est étonnante car si elle paraît communément acquise aujourd'hui, certains pays lors de la première vague ont réfléchi d'une autre manière. Certains ont ignoré les douloureuses preuves de l'augmentation du nombre de morts avec des conséquences inévitables et graves¹³⁰, et ont décidé de laisser les citoyens libres de leurs actes. Si le Royaume-Uni n'a pas voulu se mettre à l'arrêt aussi rapidement que les autres pays européens c'est parce qu'ils pensaient que la crise économique qui suivrait le confinement aurait plus de conséquences qu'un confinement. Les intérêts privés sont passés avant les intérêts publics¹³¹.

A.C : Cependant si la communauté doit garantir la possibilité à l'homme de se révolter contre l'angoisse de la mort et à l'injustice, elle a pour devoir de ne pas créer elle-même des injustices. L'application de la peine de mort démontrait que la communauté pouvait faillir à la préservation d'un espace de liberté en estimant qu'elle était supérieure à la dignité particulière. La communauté s'est permise de justifier un nouveau meurtre et il m'est impossible de soutenir qu'elle est destinée à apporter plus de paix et d'ordre dans la cité. La peine de mort instaure une loi de violence et se tient à l'opposé de la vocation de la communauté c'est à dire une « solidarité contre la mort¹³² ».

Cette digression est possible car l'homme a le pouvoir de « créer ses propres valeurs¹³³ ». Elles peuvent être vertueuses, constructrices et positives aussi bien que destructrices subissant le vice. Il ne s'agit pas de vivre libre et sans loi mais il faut pouvoir créer une société de devenir. Si je refuse la divinité ce n'est pas pour créer une communauté de fantômes mais une communauté où l'on refuse la mort. La vie en société est une épée à double tranchant. Elle peut être source de valeurs destructrices et constructrices.

Dr R : Si la communauté est capable d'autant de mal c'est qu'elle suit les émotions des individus. Il y a au fil du récit une description de l'évolution des émotions commune à la société. Si au début la communauté est sous le choc du fléau, elle se désintéresse petit à petit de la cause, car elle ne se sent pas obligée car certains n'en sont pas impactés¹³⁴. L'indifférence ou l'objectivité deviennent les réactions de la communauté.

¹²⁹ La peste, A. Camus, p85

¹³⁰ Un temps pour changer, Pape François

¹³¹ institutmontaigne.org/blog/les-etats-face-au-coronavirus-le-royaume-uni-un-laissez-faire-couteux, 03/06/2021

¹³² Œuvres complètes IV, A. Camus, p159

¹³³ L'homme révolté, A. Camus, p98

¹³⁴ La peste, A. Camus, p127

J'ai observé la même chose lors de la première vague où le choc a donné lieu à une sidération suivie d'une résilience. Au fur et à mesure de l'avancée de l'épidémie la communauté est devenue de moins en moins volontaire à combattre le fléau. Cette origine commune à nos deux récits est celle de la normalité de la mort. Je pense qu'il faut se battre pour éviter ce sentiment car il amène à l'oubli des mesures de protections, il perd un sens qu'il pourrait donner aux morts.

Cependant, nous pouvons noter une différence entre les réactions de nos récits concernant l'imposition de restrictions de liberté. Alors que dans le récit de la peste des affiches et la pénurie des biens de première nécessité rendent explicite l'emprise du fléau et par là obligent les citoyens à modifier leurs pratiques, il a fallu en France la renaissance d'une mémoire épidémiologique. Cette notion présentée par Freddy Vinet dans son cours traitant de la grippe espagnole, est définie par l'évocation d'un épisode passé donnant une culture épidémiologique. C'est l'exemple, dans les pays asiatiques du port du masque qui est une habitude lors des gripes saisonnières. En France la mémoire épidémiologique était nulle avant la pandémie. Il a fallu éduquer la population

Il existe une différence entre la mémoire épidémiologique de la ville d'Oran où la mort, encore présente dans les esprits permet l'application facile des mesures de protection, et celle de la France où le pays a dû par des mesures drastiques faire naître des habitudes de prophylaxies. Grâce à ces mesures, il existe aujourd'hui un des représentations mentales et épidémiologiques de la maladie.

Le rôle du médecin au sein d'une autorité publique

A.C : De manière plus particulière le rôle du médecin au centre de cette épidémie est d'abord celui d'un expert. Lorsque le préfet appelle plusieurs médecins à le conseiller sur les mesures à prendre pour lutter contre la maladie, j'ai souligné la différence entre chacune de leurs volontés. Le médecin est à nouveau vu comme celui qui diagnostique, celui qui établit, je le montre du côté des scientifiques et de la rationalité¹³⁵. J'ai mis en scène une décision collégiale et l'homme politique est vu plus péjorativement car seul. Je l'ai dessiné comme un homme mou, qui ne se sent pas responsable. Comment penses-tu que cela t'a éclairé pour relire la place des médecins dans la vie publique ?

Dr R : Le premier réflexe des politiques après avoir accepté la maladie a été de se réfugier derrière le pouvoir des médecins. Ce pouvoir reposant sur des arguments raisonnés et épidémiologiques permettent aux politiques de s'assurer de ne pas faire d'erreur. Des comités scientifiques ont été établis pour gérer la crise et ils étaient ceux qui lors de la première vague dictaient les lois. Pour les politiques c'était l'occasion de s'abriter derrière un corps médical, de montrer aux citoyens qu'ils ne sont pas responsables mais aussi de s'assurer des meilleures décisions. Aujourd'hui c'est aussi un moyen pour les politiques d'affermir leurs décisions. En effet l'autorité publique du médecin donne un poids supplémentaire à l'autorité du politique.

Cela a permis à des décisions impactant tout le pays d'être prises rapidement sans qu'il n'y ait de débat. En revanche, cela pose question quant à la place de la démocratie aux moments

¹³⁵ La peste, A. Camus, p53

de crises. Il n'y avait plus de débat mais des ordres donnés par les conseils scientifiques. La déclaration de l'état d'urgence sanitaire a donné lieu à une restriction importante de liberté. Le poids de la parole des médecins a pesé pour beaucoup dans l'acceptation de ces mesures.

Les médecins ont eu un poids important lors de la prise d'une décision révélant de la santé publique car ils ont joué un rôle dans l'influence des médias¹³⁶ grâce à leur position de pouvoir. L'omniprésence sur les plateaux télévisés des médecins a développé au début du moins la perception de médecins comme étant des décisionnaires justes et aguerris. Mais cette image s'est petit à petit détérioré faute à de nombreuses prises de parole publiques déplacées qui ne reposait plus sur des critères raisonnés. Il y a donc deux types de médecins : ceux qui ont gardé leur rôle d'expert et qui ont joué leur part dans la lutte contre la pandémie et ceux qui dans cet excès de pouvoir ont transformé leur révolte en acte égoïste.

Aujourd'hui près d'un an après la première vague le rôle des médecins est redevenu celle des experts. Dans ce rôle, ils peuvent ou non être écoutés par le gouvernement. De nombreuses décisions quant à la politique de lutte contre la maladie ne se limitent plus à l'avis du médecin épidémiologiste mais aussi au ressenti et aux besoins des populations. Il est souhaitable que le médecin ait un rôle dans la vie de la cité, mais que ce rôle se limite à celui pour lequel il est formé, c'est-à-dire à avoir un avis d'expert scientifique.

¹³⁶ <https://www.revuepolitique.fr/covid-quand-les-medecins-ont-pris-le-pouvoir-et-lont-perdu/>, 04/06/2021

Conclusion :

Dr R : Nous voilà arrivés à la fin de notre discussion. J'ai mieux compris l'origine de l'angoisse et comment tu as transformé cela en un point de départ. Ce mouvement pour lequel tu te mobilises demande plus de solidarité, d'amour en reconnaissant une nature humaine et une dignité commune. J'étais étonné de voir ta défense d'une révolte qui est exigeante, par son exercice dans le travail, par sa présence dans le monde.

Comprendre ce qu'est la mesure m'a permis de mieux comprendre comment soigner en m'éclairant sur la juste manière de faire vivre mes émotions, de grader mes peurs. J'ai compris l'importance de soigner dans la mesure pour pouvoir respecter le patient.

Même s'il y a de vraies différences sur les manières donc tu perçois le monde religieux au sein d'une population en danger, j'étais content de te montrer l'évolution des prises de parole du monde religieux. Aujourd'hui je comprends mieux comment lutter contre l'angoisse et l'injustice en étant ancré dans une société et en appartenant à une histoire commune.

A.C : Si La peste t'a permis de mieux comprendre certains aspects de ton métier, j'espère surtout que le livre t'aidera à mieux te questionner sur ta pratique médicale, car si l'histoire dans mon roman est un exemple il ne s'agit pas forcément d'un exemple à suivre¹³⁷.

¹³⁷ Le mythe de Sisyphe, A. Camus

Bibliographie :

Albert Camus, *La Peste*, [1947], Ed Gallimard, 2009

Albert Camus, *L'homme révolté*, [1951], Ed Folio essais, 2008

Albert Camus, *Pensées sur la guillotine*, Ed Folio essais, 2009

Albert Camus, *Le premier homme*, [1970], Ed Folio, 2010

Albert Camus, *Lettres à un ami allemand*, [1940-1945], Ed Folio, 2011

Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, [1942], Ed Folio, 2009

Albert Camus, *Œuvres complètes I-IV*, [1960] Ed Gallimard

Fiodor Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, [1880], Ed Folio 1994

Pape François, *Un temps pour changer*, Ed Flammarion 2020

Georg Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, [1807], Ed Flammarion, 2012

Eve Morisi, *Camus et l'éthique*, Ed Classiques Garnier, 2014

Marc-Aurèle, *Pensées pour moi-même*, Ed Flammarion, 1964

Suzanne Rameix, *Fondements philosophique de l'éthique médicale*, Ed Ellipses, 1996